

connaissance des ARTS

L'architecture
contemporaine
à Paris et
en Île-de-France

Les chefs-d'œuvre
du musée Fabre
de Montpellier

Les trésors d'Arménie

Des sites antiques
aux créateurs d'aujourd'hui

n° 646 février 2006

M 05525 - 646 - F: 7,60 €



Être artiste en Arménie aujourd'hui

Malgré le désinvestissement de l'État et la quasi-absence de marché de l'art à Erevan, la jeune scène artistique arménienne compte des créateurs aussi courageux qu'intéressants. Certains sont exposés en France cet hiver.

texte Damien Sausset

Existe-t-il un art contemporain arménien ? L'Année de l'Arménie en France devrait permettre, sinon de répondre à cette question, du moins de découvrir la jeune scène artistique arménienne, pour le moins iconoclaste. Et ainsi de la comparer avec les créateurs issus de la diaspora, dont certains sont aujourd'hui célébrés comme les plus talentueux représentants de l'art français, tels le vidéaste Melik Ohanian ou la styliste Karine Arabian.

Quelques jours sur place suffisent à cerner la situation des artistes arméniens. Alors que nombre de pays émergents proposent au marché international des produits artistiques parfaitement normalisés, avec juste ce qu'il faut d'exotisme comme valeur ajoutée, l'art contemporain arménien se pense essentiellement dans une dynamique nationale, même si l'envie de s'exporter n'est nullement absente. Mais cette dynamique nationale reste des plus précaires. Tout ce qui constitue normalement le réseau artistique fait défaut. Aucune galerie digne de ce nom n'est présente à Erevan. Les espaces alternatifs, salles de concert et bars, florissants il y a dix ans, ont depuis

fermé. Longtemps, l'unique école d'enseignement artistique ne proposa qu'une peinture fidèle aux canons esthétiques prônés par l'Union soviétique. Et si l'on se tourne vers les institutions, on ne peut qu'être sidéré par leur absence de moyens. Seul l'Accea (Armenian Center for Contemporary Experimental Art) propose depuis une dizaine d'années une programmation ambitieuse en soutenant les artistes et en générant des

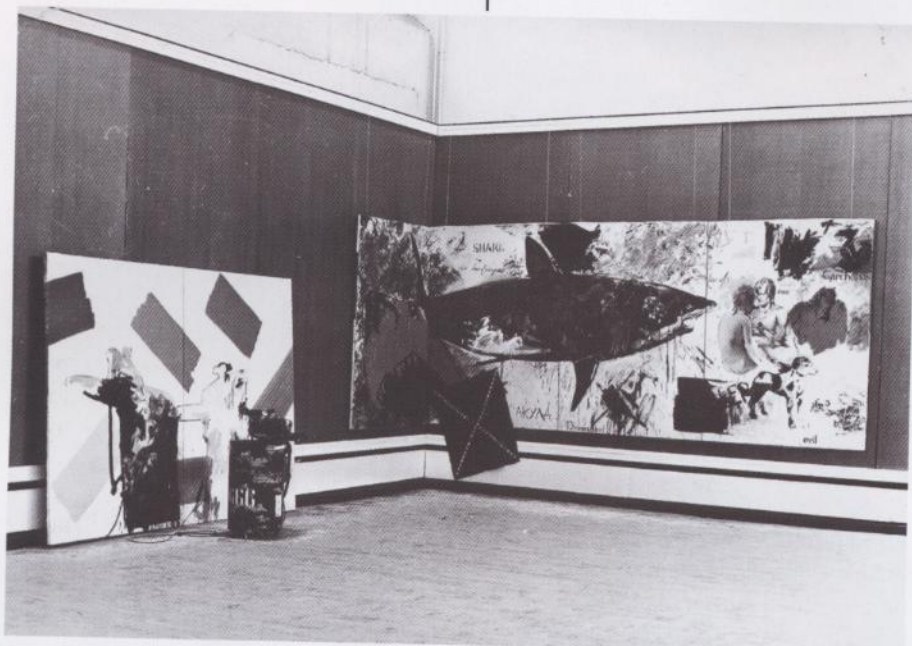
échanges internationaux. Quant au musée d'Art moderne, situé au rez-de-chaussée d'un improbable immeuble de logements, il offre un panorama assez complet des peintres des années 1970 et 1980 (Martin Pétrossian, Haroutioun Kalents, Minas Avétissian, Voury Gales-tian, Sergeï Khatlamadjian), mais sa section contemporaine aligne des dizaines de peintures d'un académisme et d'une platitude désolants.

Comme le remarque Nazareth Karoyan, critique d'art et commissaire d'expositions : « Il ne faut pas juger ce musée en fonction de vos critères occidentaux. Saisir l'art contemporain arménien nécessite de prendre en compte l'histoire. Après la brève indépendance (1918-1920), l'Arménie devient l'une des républiques de l'U.R.S.S. jusqu'en 1991. Grâce à sa situation de loin-

En haut à gauche : Sonia Balassanian, *Portrait No. 4*, 1983, impression offset (©Sonia Balassanian).

Ci-contre : Act Group, *Art Referendum*, 1995, performance (©David Kareyan).

Page de droite : Tigran Khachatryan, *Color of egg-plant*, 2001, vidéo (©Tigran Khachatryan).



tain satellite, l'Arménie va développer une scène intellectuelle et artistique très novatrice. Dans les années 1960, le pouvoir central de Moscou était dans l'obligation de tolérer ce "libéralisme" afin de canaliser l'accumulation des tensions de la société. La censure était ici plus légère. Durant cette période, grâce à la diaspora, nous avons reçu beaucoup d'informations sur les scènes intellectuelles et artistiques d'Occident. Erevan est rapidement devenu un centre d'expérimentation avec l'ébauche d'un mouvement hippie, la création de groupes rock. Dans les arts, le dogme du réalisme soviétique s'est fissuré au point de voir l'apparition d'un



art abstrait novateur. C'est dans ce contexte que s'est ouvert le musée d'Art moderne au début des années 1970, le premier musée de toute l'Union soviétique dédié à l'art contemporain. » On peut alors s'étonner

En haut à gauche : vue de l'exposition « Third Floor », en 1989 à Erevan, avec, à droite, *Militaristic Washing Machine* et à gauche, *Shark* (©Arman Grigorian).

Ci-dessus : Mher Azatyan, *Dors-toi, ou meurs-toi*, 2005, photographie, 17 x 51 cm (©Mher Azatyan).

Ci-contre : performance durant la première exposition « Third Floor », 1988 (©Third Floor).

Page de droite : Sona Abgaryan, *Which One of Us Is More Alive?*, 2001, installation vidéo (©Sona Abgaryan).

Être artiste en Arménie aujourd'hui

de l'apparente pauvreté de cette scène artistique qui fut pleine de vitalité dans les années 1970. Ruben Arevshatyan, l'un des grands connaisseurs de la scène arménienne, fournit l'explication suivante : « Cet art des années 1970, essentiellement de la peinture fortement marquée par l'expressionnisme abstrait et le surréalisme (Hakop Hakopian, Valentin Potpomogov ou Yervand Godjabashian) s'est ensuite allié avec la jeune génération iconoclaste des années 1980. Le mouvement culmine en 1987 avec "Le Troisième Étage" (Third Floor), exposition-manifeste (annuelle jusqu'en 1994) organisée dans le bâtiment de

rentes générations ayant utilisé le médium vidéo. Alors que les réalisations des années 1970 restent très marquées par le cinéma arménien de l'époque, notamment celui de Sergeï Paradjanov ou de Artavazd Pelechian, les productions plus récentes utilisent un vocabulaire marqué par la création contemporaine internationale. Ainsi, Vahram Aghasyan confronte les corps humains aux restes délabrés de la société soviétique (architecture, slogans) dans des installations vidéos sophistiquées. Diana Hagobian s'interroge sur le rôle de la femme dans une société coincée entre

les archaïsmes du passé et la tentation de la modernité. Hamlet Karegan fait figure de père fondateur avec ses courts films des années 1970, qu'il réalise dans son village natal. La dimension conceptuelle de ces films se veut également une dénonciation du vide social du pays. Quant à Tigran Khachatryan, aujourd'hui considéré comme l'un des meilleurs artistes de la jeune génération, il rejoue dans sa salle de bains de grands classiques de Godard, Pasolini, Paradjanov ou Tarkovski, en s'interrogeant sur le sens des images une fois qu'elles sont transplantées dans une autre culture.



l'Union des artistes. Après l'indépendance en 1991 et une courte période de soutien aux arts vivants, l'État va totalement se désengager, situation qui perdure puisque le Pavillon arménien à la Biennale de Venise ne reçoit absolument aucune aide de l'État ».

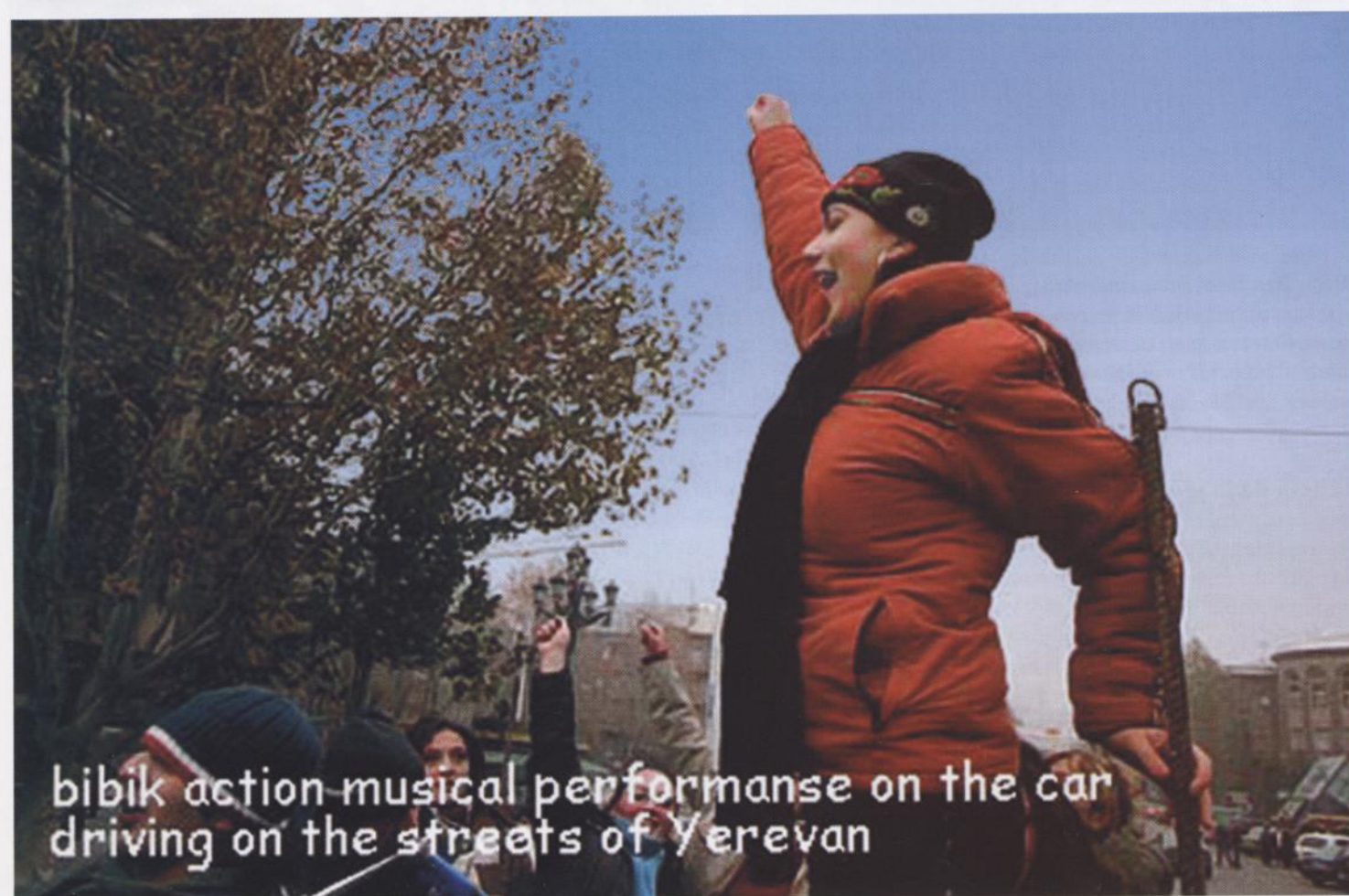
Le choix de la vidéo

Alors, comment cerner l'art contemporain arménien ? Premier constat, même si la peinture reste fortement présente, la vidéo semble devenir l'un des médiums préférés de la jeune génération, à la fois pour sa facilité d'emploi et pour sa capacité à traduire les problèmes identitaires. « Arménie contemporaine. Une actualité de l'art vidéo », manifestation organisée en France par Ruben Arevshatyan, propose un aperçu des diffé-

Le cinéma arménien

Impossible de se pencher sur la culture arménienne sans un détour par son cinéma, que l'on apprécie l'esthétique d'un Paradjanov ou celle d'un Pelechian, tous deux actifs principalement à Moscou, ou bien encore de cinéastes de la diaspora comme Verneuil, Mamoulian ou Egoyan. L'Année de l'Arménie en France est l'occasion de plusieurs manifestations d'envergure. La plus surprenante reste sans aucun doute l'hommage rendu à Paradjanov (*Les Chevaux de feu*, *Sayat Nova-La Couleur de la grenade*). Outre une rétrospective complète, le public français a l'opportunité de découvrir ses merveilleux collages et dessins, partie de son œuvre qui nous était inconnue. Deux autres programmations d'importance sont consacrées aux cinéastes de la diaspora. La première met en lumière la foisonnante carrière hollywoodienne de Rouben Mamoulian (*Les Carrefours de la ville*, *L'Esclave aux mains d'or*). La seconde se penche sur la filmographie du Canadien Atom Egoyan (*Ararat*, *Le Voyage de Félicia*), sans doute l'un des membres de la diaspora les plus impliqués dans la quête de ses origines.

D. S.

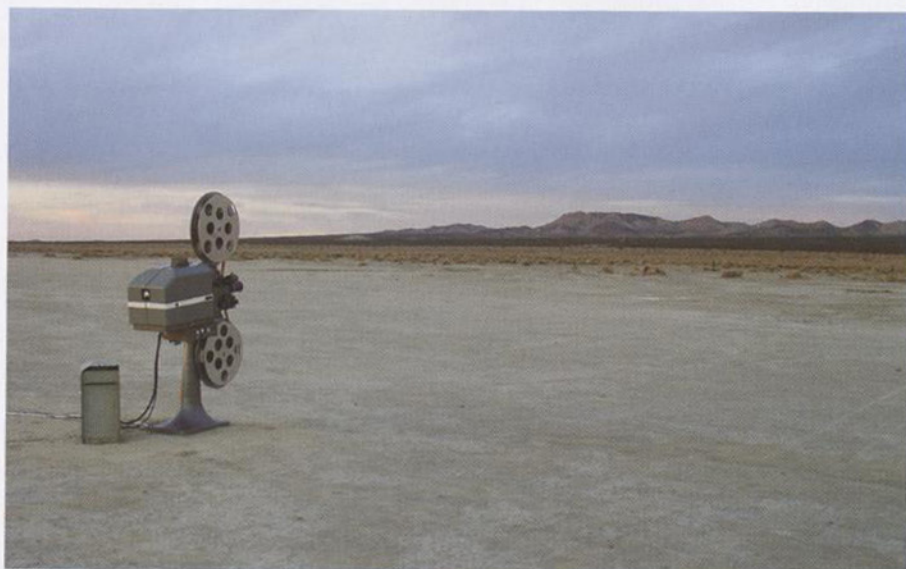


bibik action-musical performance on the car
driving on the streets of Yerevan

Autre lieu, autre situation. À Quimper, Nazareth Karoyan rassemble sept artistes issus aussi bien de la génération des années 1970 que de celle ayant marqué les années d'indépendance. Grigor Katchatrian, à travers des photos, des objets et des vidéos, jette un regard ironique sur la société en se mettant en scène dans des situations aussi dramatiques que burlesques. De même, Mher Azatian ou Hamlet Hovsepien s'interrogent sur la place de l'individu dans une société qui cultive une certaine complaisance envers ses propres malheurs.

L'Arménie fantasmée

Alors, que retenir de toutes ces créations ? Indéniablement, l'art contemporain arménien se distingue radicalement des productions de la diaspora. « C'est une évidence, les artistes de la diaspora française, soviétique, iranienne ou américaine sont les enfants de la seconde génération. Ils fantasment sur l'Arménie et ne sont pas confrontés au chaos de la vie ici. Quant aux nombreux artistes ayant émigré dans les années qui ont suivi l'indépendance, on les retrouve essentiellement en Allemagne, en Angleterre ou en Suisse, trois pays où l'art arménien trouve un certain écho », avance Édouard Balassanian, directeur de l'Accea. Effectivement, de vidéos en installations, de peintures en dessins, les créations contemporaines semblent porter en elles une iconographie bien spécifique. « L'être humain, le corps, l'individu sont des thèmes récurrents



Ci-contre, de haut en bas : Arpa Hagopian, *City with Camera*, photographie, 2006 (©Arpa Hagopian) ; Vahram Aghasyan, *Ghost City*, 2004, photographie (©Vahram Aghasyan) ; du Français Melik Ohanian, *Let's Turn or Turn Around*, 2006, vidéo (©Melik Ohanian. Courtesy Galerie Chantal Crousel, Paris).

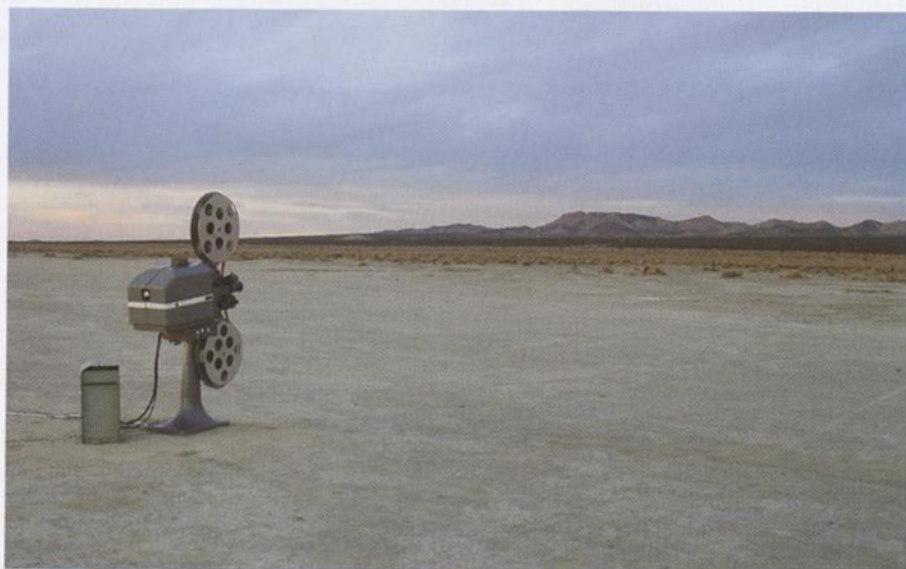
Page de gauche, en haut : Grigor Katchatrian, *Anarchiste et la voiture de rêve*, 2005, huile sur toile, 145 x 195 cm (©Grigor Katchatrian).

Page de gauche, en bas : depuis le milieu des années 90, les actions dans l'espace public se sont multipliées. Ici, *Bibik Action* (vidéo) en 2005 (©D.R.).

Autre lieu, autre situation. À Quimper, Nazareth Karoyan rassemble sept artistes issus aussi bien de la génération des années 1970 que de celle ayant marqué les années d'indépendance. Grigor Katchatrian, à travers des photos, des objets et des vidéos, jette un regard ironique sur la société en se mettant en scène dans des situations aussi dramatiques que burlesques. De même, Mher Azatian ou Hamlet Hovsepien s'interrogent sur la place de l'individu dans une société qui cultive une certaine complaisance envers ses propres malheurs.

L'Arménie fantasmée

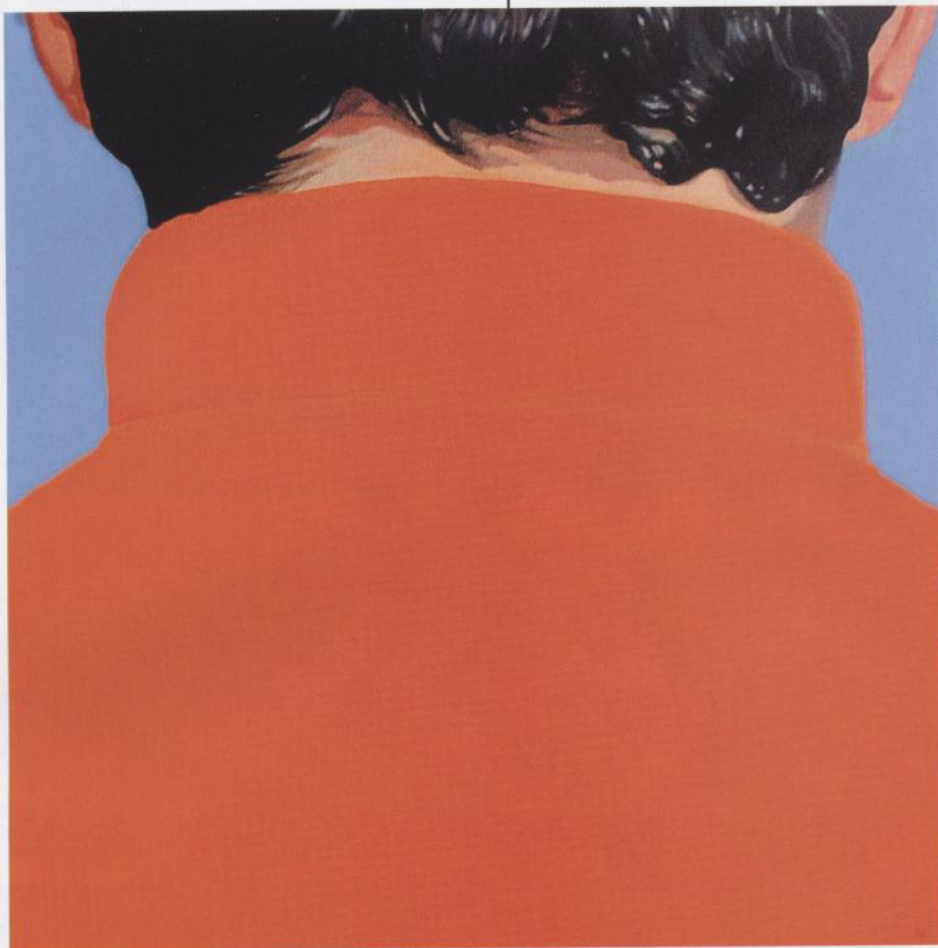
Alors, que retenir de toutes ces créations ? Indéniablement, l'art contemporain arménien se distingue radicalement des productions de la diaspora. « C'est une évidence, les artistes de la diaspora française, soviétique, iranienne ou américaine sont les enfants de la seconde génération. Ils fantasment sur l'Arménie et ne sont pas confrontés au chaos de la vie ici. Quant aux nombreux artistes ayant émigré dans les années qui ont suivi l'indépendance, on les retrouve essentiellement en Allemagne, en Angleterre ou en Suisse, trois pays où l'art arménien trouve un certain écho », avance Édouard Balassanian, directeur de l'Accea. Effectivement, de vidéos en installations, de peintures en dessins, les créations contemporaines semblent porter en elles une iconographie bien spécifique. « L'être humain, le corps, l'individu sont des thèmes récurrents



Ci-contre, de haut en bas : Arpa Hagopian, *City with Camera*, photographie, 2006 (©Arpa Hagopian) ; Vahram Aghasyan, *Ghost City*, 2004, photographie (©Vahram Aghasyan) ; du Français Melik Ohanian, *Let's Turn or Turn Around*, 2006, vidéo (©Melik Ohanian. Courtesy Galerie Chantal Crousel, Paris).

Page de gauche, en haut : Grigor Katchatrian, *Anarchiste et la voiture de rêve*, 2005, huile sur toile, 145 x 195 cm (©Grigor Katchatrian).

Page de gauche, en bas : depuis le milieu des années 90, les actions dans l'espace public se sont multipliées. Ici, *Bibik Action* (vidéo) en 2005 (©D.R.).



et souvent traités avec une certaine violence, constate Nazareth Karoyan. L'art arménien contemporain refuse le décoratif. L'urgence ne lui permet pas cela. Être artiste ici revient à prendre en compte des oppositions simples mais terriblement perturbantes : local/international, art officiel/art alternatif, acteurs arméniens/membres de la diaspora, histoire arménienne/contexte régional, Occident/Orient... Ce n'est donc pas un hasard si les matières brutes telles que la boue, la terre ou la nourriture traditionnelle sont des éléments très présents dans les performances, les vidéos et même dans la peinture (Hamlet Hovsepian ou Arman Grigorian). Ce n'est pas un hasard non plus si le corps et l'identité et ses composantes constituent l'autre grand thème de cet art. La violence de ces vidéos n'est que le reflet de la crise identitaire que traversent les hommes et surtout les femmes. Regardez ! Les corps sont souvent fragmentés, la narration réduite à son strict minimum. Autre spécificité, la très grande importance

accordée dans les arts au graphisme et au livre. Nombre d'œuvres présentent des textes, des slogans comme s'il s'agissait de mots d'ordre politiques. Cela renvoie évidemment à un certain inconscient : celui qui veut que la culture arménienne soit surtout une culture de l'écrit. Les multiples tremblements de terre et les guerres ont en effet laissé peu de traces hormis les églises chrétiennes du Moyen Âge et les livres ».

Quelques heures avant notre départ, nous rencontrons David Kareyan, sans doute l'un des créateurs les plus doués de sa génération. Longuement, il nous parle de ses performances et vidéos des années 1990, toutes d'un cynisme et d'une théâtralité sans équivalent. Soudain, il sort de son atelier des dizaines de toiles pratiquement abstraites aux couleurs criardes. Il nous explique alors l'impasse dans laquelle il se trouvait, impasse résolue par la peinture, qui lui apparaît comme le prolongement de ses actions passées. ■

bloc-notes

À VOIR

Arts visuels (expositions)

- « D'Arménie », Le Quartier, centre d'art contemporain (10, esplanade François-Mitterrand, 29000 Quimper - 02 98 55 55 77 - www.lequartier.net) du 27 janvier au 1^{er} avril.
- « Arménie contemporaine : une actualité de l'art vidéo », musée d'Art contemporain de Lyon, 81, quai Charles-de-Gaulle, 69006 Lyon (04 72 69 17 17 - www.moca-lyon.org) du 16 février au 29 avril.
- « Paradjanov le Magnifique et la jeune scène arménienne », École nationale supérieure des beaux-arts de Paris (14, rue Bonaparte, 75006 Paris - 01 47 03 50 00 - www.ensba.fr) du 13 février au 8 avril, puis au musée d'Art moderne de Saint-Étienne Métropole (La Terrasse, 42000 Saint-Étienne (04 77 79 52 52 - www.mam-st-etienne.fr) du 25 avril au 20 mai.
- « Grand bleu, rêves de la mer entre Gumri, Erevan et Paris » galerie Artcore (40, rue de Richelieu, 75001 Paris - 01 47 03 09 60 - www.artcore.fr) du 15 au 22 mars.
- Mélik Ohanian est représenté en France par la galerie Chantal Crousel (10, rue Charlot, 75003 Paris - 01 42 77 38 87 - www.crousel.com).

Cinéma

- « Rétrospective Serguei Paradjanov », Magic Cinéma (rue du Chemin Vert, 93000 Bobigny - 01 41 60 12 34 - www.magic-cinema.fr) du 14 au 31 mars.
- « Rétrospective Rouben Mamoulian », Cinémathèque française (51, rue de Bercy, 75012 Paris - 01 71 19 33 33 - www.cinematheque.fr) du 10 avril au 6 mai.
- « Atom Egoyan : rétrospective intégrale », Centre Georges Pompidou (place Georges-Pompidou, 75004 Paris - 01 44 78 12 33 - www.centrepompidou.fr) du 3 mai au 4 juin.
- Programmation de films arméniens, Cinémathèque de Toulouse (69, rue du Taur, 31080 Toulouse cedex 6 - 05 62 30 30 10 - www.lacinemathequedetoulouse.com) en février.

Mode

- « Karine Arabian et les Arméniens de la mode 1669-2007 », musée de la Mode à Marseille (11, La Canebière, 13001 Marseille - 04 96 17 06 00 - www.mairie-marseille.fr) de mai à septembre.

Ci-contre : Karen Ohanian, *You*, vers 2004, huile sur toile (©Karen Ohanian).

Page de droite : Serguei Paradjanov, *Variation sur le thème de Pinturicchio et Raphaël avec coquillage*, 1988, collage volumétrique, 56 x 47 x 3,5 cm, détail (©Serguei Paradjanov).